

REINHOLD  
**MESSNER**  
**MA VOIE**



**40 ANS  
D'EXPLOITS**

ARTHAUD

# REINHOLD MESSNER

## MA VOIE

Alpiniste de légende et homme de tous les exploits, Reinhold Messner revient sur sa carrière exceptionnelle.

De ses premiers pas en escalade à son mandat de député européen, en passant par ses plus belles ascensions, *Ma voie* retrace la vie d'un des plus grands aventuriers du xx<sup>e</sup> siècle.

Dans cet ouvrage, Reinhold Messner a rassemblé un choix de ses interviews, témoignages et autres récits qui éclairent au plus juste son parcours d'exception.

Réussites professionnelles ou échecs personnels, Reinhold Messner n'omet rien dans ce livre intime et nous livre des sources uniques en forme de bilan d'une vie aux limites sans cesse repoussées.

Reinhold Messner, né en 1944, est sans doute l'alpiniste contemporain le plus connu. Il est le premier à gravir les quatorze sommets les plus hauts du monde, à plus de 8 000 mètres, tous situés dans l'Himalaya. Il a aussi effectué la traversée de l'Antarctique en 1990 ou encore celle du désert de Gobi à pied en 2004.



Photo : © Michel Cozard - Télé 7 jours / Scopio

# Ma voie

Bilan d'un explorateur de limites



Reinhold Messner

# Ma voie

Bilan d'un explorateur de limites

Traduit de l'allemand par Brice Germain

**ARTHAUD**

© 2006, 2009 by Piper Verlag GmbH, München  
Éditeur : Dr Ralf Peter Martin, Francfort-sur-le-Main  
© Flammarion, Paris, 2013  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
978-2-0812-9712-8

# Sommaire

## INTRODUCTION

L'exploration des limites comme état et philosophie.....	9
--	---

## LA MONTAGNE EN MOI

Montagnes : paysages de mon âme .....	19
Désir de versants à pic.....	30
Vivre ses rêves .....	41

## L'EXISTENCE ACCRUE

Révolution du grand alpinisme.....	49
L'aventure Himalaya .....	63

## À LA RECHERCHE DU MOI PROFOND

<i>Natural High</i> .....	135
Voyage égoïste dans la nature sauvage.....	141

## LA CURIOSITÉ PERDUE

Pas de compétition autour des 8 000 .....	149
L'alpinisme en mutation .....	159

## *Ma voie*

### TOUT RECOMMENCER DEPUIS LE DÉBUT

Le défi horizontal.....	187
Gravir la montagne et la cultiver .....	230

### AU-DELÀ DU SOMMET

À la recherche du yéti.....	235
Le mythe de la montagne .....	249

### PARTAGER ENFIN MON SAVOIR-FAIRE

Leadership et gestion du risque .....	299
Mon bout de chemin comme homme politique	314

### MA MAISON EST RÉSERVÉE

Les conséquences du Nanga Parbat .....	355
Messner Mountain Museum.....	384
Postface.....	395
Chronique de sa vie .....	401



## INTRODUCTION

### *L'exploration des limites comme état et philosophie*

L'objectif des explorateurs de limites des temps passés – on les appelait encore aventuriers au début du XX<sup>e</sup> siècle – était de faire disparaître les dernières taches blanches des cartes du monde. Tout se jouait pour eux autour des pôles : le pôle Nord, le pôle Sud et le mont Everest qu'on désignait autrefois comme le troisième pôle ou le pôle Est. Beaucoup des contemporains de cette époque se sont identifiés à leurs valeureux compatriotes qui se sont enfoncés dans des paysages déserts et hostiles, au nom de leur nation, pour être le premier à porter le drapeau de leur pays là où personne encore n'était jamais allé.

Ma forme d'exploration de limites n'a rien à voir avec ça. Jamais je n'ai emporté avec moi un quelconque drapeau, et au Tyrol du Sud en 1978, juste à mon retour de l'Everest, j'ai commis le sacrilège de déclarer dans un discours de remerciements solennel que mon seul drapeau était tout au plus un mouchoir en papier. Car, quand je me tiens en haut d'une grande montagne, je suis trop petit pour des comportements héroïques. Cela m'a valu beaucoup de reproches acerbes mais je revendique toujours

## *Ma voie*

autant cette position antinationaliste de l'explorateur de limites. En particulier actuellement, parce que nous n'avons pas le droit de prendre possession de contrées lointaines. Nous ne foulons pas les montagnes du pied comme des empires coloniaux, nous n'y faisons qu'un court passage, en invités. Au Tyrol du Sud où les croix poussent un peu partout, où les montagnes sont défigurées par des croix sommitales, une telle attitude passe pour hérétique. Mais c'est justement pour cette raison que j'ai pris soin d'aborder les déserts, les océans, les étendues de glace et les hautes altitudes avec respect et humilité. Je me suis donc mis à philosopher avec mes jambes et mes mains, à penser avec le souffle court et à faire la connaissance du monde à la « vitesse du marcheur » – pour citer mon ami Christoph Ransmayr. Nous autres, humains, nous ne sommes pas nés pour regarder, ressentir, entendre le monde depuis un avion ou une voiture. Tout va trop vite de cette manière. Nos sens sont ceux des piétons. C'est à la vitesse du voyage, de l'escalade, de l'excursion à pied que nous pouvons apprendre quelque chose sur nous et sur le monde.

Je sais que la globalisation résorbe tout ce qui est lointain et inconnu. À cause des mondes virtuels, d'Internet, de la télévision et du cinéma, nous sommes gagnés par l'impression de connaître le monde entier et aussi de pouvoir l'atteindre en un clin d'œil. Le monde s'est changé en zoo ou en Disneyland. La confrontation entre l'homme et la nature, la rencontre entre l'homme et la montagne n'a quasiment plus lieu, hélas. Aujourd'hui, il est possible de faire des voyages aux pôles Nord, Sud et Est. L'Everest, proposé dans les brochures de voyage, est devenu une marchandise. Les expéditions

## *Introduction*

commerciales qui ont fait du *Big E* – comme on désigne en anglais le plus haut sommet du monde – une virée sur autoroute, une sorte d’offre à la carte, suggèrent la plus grande sécurité possible. En réalité, ce sont les sherpas qui réalisent la majeure partie du travail. On peut prendre l’avion jusqu’au pôle Sud, des chercheurs américains y ont une station depuis cinquante ans. Des appareils y volent chaque jour pour l’approvisionnement. On a presque l’impression qu’il y a là-bas une sorte de patrie. Le pôle Nord aussi peut être atteint par avion ou par hélicoptère, ou encore à bord de brise-glaces confortables à propulsion nucléaire. Ils sont chaque année des milliers à s’abandonner au frisson d’entendre les blocs de glace craquer, cogner, scier, tandis que le navire parfaitement sûr fend la glace de deux mètres d’épaisseur dans la banquise en direction du pôle Nord.

Nous parcourons tous le monde en touristes aujourd’hui. Cela fait déjà presque quarante ou cinquante ans que nous le faisons. Bien avant que les flux monétaires ne fassent le tour de la Terre, le tourisme avait conquis le monde. La révolution de la communication n’y est pas pour rien. Nous pouvons, depuis n’importe quel point de la planète, entrer en contact avec un autre point de la Terre à l’aide d’un téléphone satellite. Les aventures autrefois nécessaires pour atteindre le pôle Nord, le pôle Sud, pour progresser dans la jungle ou sur les hautes montagnes, pour traverser les océans, ne sont plus des aventures aujourd’hui. Depuis que le tour opérateur Neckermann propose des « voyages d’aventure », j’ai rayé ce mot de mon vocabulaire. La très grande majorité des aventures qui sont proposées aujourd’hui à la télévision ou encore en conférence sont des mises en scène, produites comme des événements

## *Ma voie*

dans des parcs de loisirs. Faites pour une humanité en mal de sensations qui assiste passivement à leur spectacle parce qu'elle n'a pas le courage de se lancer personnellement dans la nature sauvage. Mais la plupart des « aventuriers » se détournent tout autant de la nature hostile que ces touristes qui utilisent des avions et des agences de voyages pour atteindre les lieux où ils espèrent trouver leurs rêves. Autrefois expression désignant la difficulté, la peine, la responsabilité personnelle, le terme d'aventure est devenu une simple formule pour se différencier des touristes « normaux ».

En ce qui me concerne, je préfère le concept d'explorateur de limites. Il est avant tout défini par le fait qu'il est davantage artiste que tous les autres. Je sais que cela paraît un peu arrogant, mais je vais essayer d'expliquer clairement pourquoi je me sens plus proche des artistes que de mes camarades aventuriers. Dans une société qui aspire au risque zéro, il n'est pas possible de vivre d'aventure. Les taches blanches sur la carte du monde sont toutes défrichées. Un monde qui peut être photographié, mesuré par satellite dans les moindres détails n'offre plus aucune dimension de contrée sauvage au sens original du terme. Il nous est à peine permis de parler encore de contrée sauvage sur cette planète aujourd'hui. Mais ces taches blanches existent toujours : elles sont en nous-mêmes. Et pour cela, il vaut la peine de s'enfoncer dans ces régions qui ne sont pas faites pour les hommes.

L'homme est une créature imparfaite. S'il accepte cet état de fait et qu'il se met malgré tout en danger – danger qu'il ne veut pas diviser en portions, découper en morceaux en construisant des téléphériques, en utilisant des avions, en disséminant partout ses

## *Introduction*

filets de sécurité – alors les contrées sauvages lui offriront comme avant l’opportunité de trouver en lui ses propres déserts intérieurs. C’est ainsi que les montagnes et la nuit arctique en tant que régions désertiques ne sont personnellement que des reflets de ce qui est également désert, sombre ou insaisissable en moi. Quand je pars dans les déserts, il manque l’eau. Quand je marche sur l’océan polaire Arctique, il manque la lumière pendant la saison hivernale. Quand je marche dans l’Antarctique, il manque la chaleur. Quand je marche dans la jungle, il manque la possibilité de s’orienter. Quand je grimpe une falaise à pic, il me manque le sol sous les pieds. Quand j’escalade l’Everest sans masque, alors c’est l’oxygène qui est rare. Autrement dit, il manque ces éléments dont nous avons impérativement besoin pour vivre, pour survivre. Retirons à notre habitat, à notre monde, un seul de ces éléments et nous ressentirons un manque, nous serons confrontés à nos limites, à nos doutes, à nos peurs et relativement vite au désespoir aussi. Voilà de quoi il retourne dans l’exploration de limites.

Être un explorateur de limites ne veut pas dire repousser les limites, cela ne veut pas dire atteindre de nouvelles limites. Cela signifie en premier lieu sonder ses propres limites et discerner au-delà l’existence d’une multitude de possibilités qui ne nous est pas accessible, qui nous échappe. Nous sommes les conquérants de l’inutile – je le revendique. Il n’est pas nécessaire de gravir l’Everest. Cela n’apporte absolument rien à l’humanité quand nous traversons l’Antarctique ou le Groenland sur toute leur longueur. Ce n’est pas nécessaire, c’est juste possible. Il n’y a rien à y découvrir au fond, du moins pas au sens géographique, et encore moins à conquérir,

## *Ma voie*

mais il y a quelque chose à vivre. Nous pouvons nous repaître des images que nous voyons, du silence que nous entendons. Nous pouvons éprouver notre faim, et nous ressentons ces peurs, ces doutes, ces espoirs qui nous envahissent quand nous sommes dans la nature.

Je m'étais déjà rendu compte, alors que je n'étais qu'un garçon de 20 ans, que l'escalade sur les parois rocheuses et, plus tard, en haute altitude, ne pouvait avoir de sens qu'à condition de lui apporter quelque chose de nouveau. Si je n'étais pas capable à chacune de mes escapades, à chacune de mes ascensions, d'y insuffler du sens alors je n'irais pas loin. À la manière d'un artiste qui suit une vision, je trouve au moment de me lancer un sens à mon action. Ce sens naît au fond de moi, il ne tombe pas du ciel, et il me permet d'accomplir l'expédition en ayant conscience qu'elle a davantage de sens à cet instant que n'importe quoi d'autre. Plus tard, elle peut me faire sourire ; avec le recul, je peux la relativiser, l'analyser comme une expérience.

C'est en étant explorateur de limites que j'ai découvert l'abandon, car la technique a rendu tout accessible depuis déjà cinquante ans. Jusqu'au bord du monde, là où nous n'avons pas notre place. Avec des pitons à expansion, vous pouvez grimper sur n'importe quelle paroi rocheuse du monde. Avec une bouteille d'oxygène, vous pouvez gravir n'importe quelle montagne du monde. Avec un avion ou des traîneaux à moteur, il n'est pas bien sorcier d'emmener des touristes au pôle Sud ; ou au pôle Nord avec un brise-glace. Tout ça ne pose aucun problème. Mais cela pose un problème quand nous choisissons volontairement de ne pas recourir à la technique moderne. C'est pourquoi j'aspirai à l'abandon et je

## *Introduction*

me fixai des règles à moi-même, comme par exemple toujours aller là où les autres ne sont pas, me débrouiller sans infrastructures et ne laisser aucune trace de mon passage. C'est pour ces raisons que je ne considère plus l'Everest comme un objectif digne d'intérêt après qu'il a été piétiné par des milliers d'alpinistes du dimanche, année après année. Je ne veux pas transformer la nature pour l'utiliser, l'espace d'un instant, comme mon terrain de jeu, et les chemins prédéfinis ne sont pas des chemins pour connaître des expériences.

Sur mes voies, qui se forment à mesure que je marche, naissent également des lignes, des lignes dans ma tête. Ce sont les œuvres d'art que je laisse derrière moi. On ne peut les voir, ni les entendre, ni les toucher. C'est la création du néant. La ligne que j'ai tracée lors de ma marche effectuée avec Arved Fuchs, du côté sud-américain de l'Antarctique jusqu'à celui de la Nouvelle-Zélande, vers la mer de Ross, en passant par le pôle Sud, 2 800 kilomètres parcourus sur la glace, en passant par des failles de glaciers, des montagnes, des couloirs – où est-elle ? Rien n'est resté. Les traces, qui étaient restées à l'époque quelques semaines dans la neige, les traces de nos skis, les traces de nos traîneaux se sont effacées depuis longtemps. Dans les montagnes aussi, il n'y a aucune ligne qu'on pourrait voir car je ne les ai pas signalées par des couleurs. C'est ce qu'ont fait les clubs alpins au siècle dernier : signaler des routes, des voies d'ascension. Je ne me suis jamais donné cette peine parce que, à mon avis, les lignes qu'on a dans la tête sont plus importantes. La nature sauvage, les montagnes et les déserts doivent rester des lieux pour notre imagination et ne pas devenir un pays où l'on se sent chez soi. Mes traces ne sont

## *Ma voie*

donc pas un lieu concret, pas une ligne permanente, elles sont simplement une ligne dans mon imaginaire, dans mes souvenirs.

De chaque première ascension que j'ai réalisée, il est resté une ligne dans ma tête et je peux, face au versant, la projeter dans mon esprit. Seulement pour moi. Pour tous les autres, elle reste invisible. L'altitude en mètres ne signifie rien. Les cotations de difficulté ne sont qu'une norme humaine. Les coordonnées du pôle ne sont que des repères de base afin de ne pas nous perdre tout à fait. Les 8 000 qui m'ont fait connaître en Europe sont une pure invention. Si Napoléon, en définissant le mètre, avait donné une mesure un peu plus longue, il n'y aurait que trois à quatre 8 000, et cela aurait été plus facile pour moi. Si, au contraire, il l'avait fait un peu plus court – quelques centimètres auraient suffi – alors il y aurait beaucoup plus de 8 000 et je n'aurais probablement pas réussi à les gravir tous. Il me faut donc remercier Napoléon de ne pas avoir créé plus de quatorze 8 000.

Dans les régions de montagnes, dans les déserts de glace et de roche ou dans une falaise des Dolomites qui fait peut-être seulement 1 000 mètres de haut, mais dans laquelle nous ressentons notre fragilité d'une manière particulièrement rude à cause du précipice béant, nous nous trouvons dans une arène de solitude. Sans filtre perturbateur, sans technique, nous gagnons dans cette rencontre entre l'homme et la nature un nouveau rapport espace-temps. Lorsque je traversais l'Antarctique, j'avais l'impression d'être en excursion non pas depuis des mois, mais depuis des années, pour ainsi dire une vie entière. Et aujourd'hui, avec le recul, le temps que



## *Introduction*

j'ai passé là-bas est comme une existence particulière, comme une halte sur un astre différent.

Plus je vieillis et plus je pars en expédition, plus mon respect grandit face à ces mondes inhospitaliers. En escaladant des falaises – ma première phase en tant qu'explorateur de limites –, je grimpai à la verticale et je pris conscience de ceci : plus je grimpe haut et avec toujours plus de difficulté, plus je peux avoir un regard profond sur moi et mes peurs. Plus je montais haut dans la montagne, plus ma vue d'ensemble s'élargissait, non pas seulement sur ma propre vie mais aussi sur le monde. Par cette escalade, j'essaie de trouver ma mesure. Pour moi, la clé réside dans le retour vers les bas-fonds. Après un certain temps passé chez moi, niché dans la créativité et le travail, j'ai à nouveau besoin de faire mes adieux et de partir dans des lieux de vie abandonnés.

Il y a quelques années, j'ai vécu une expérience qui m'a indiqué un avenir possible pour l'exploration de limites. J'étais en Mongolie. Les Soviétiques s'y étaient retirés dans les années 1990. Partout, ils y avaient construit des écoles, des petites usines et des hôpitaux. Ces infrastructures artificielles, hautement subventionnées, s'étaient complètement effondrées. Les écoles n'avaient plus des fenêtres, les petites cliniques étaient détruites, les usines n'étaient plus que des ruines. J'eus un sentiment très étrange quand je vis à quel point les villes étaient désertes. Je marchais à travers des couloirs de maisons vides de toute vie humaine, et je me pris à imaginer des océans de maisons qui ne seraient plus jamais habitées. Des villes, comme en Mongolie, où les techniciens et les investisseurs s'étaient retirés. Peut-être que l'aventure, l'exploration de limites du futur se tiendra précisément en de tels endroits. Dans les paysages déserts

## *Ma voie*

de Sibérie ou au Canada, dans les zones polluées et mazoutées à l'abandon de l'industrie pétrolière et minière ou dans les régions du Taklamakan irradiées par des essais atomiques chinois. Des dangers d'une nature complètement différente y émergeront et on aura à apprendre d'autres choses que dans l'océan Arctique ou dans la jungle. Mes expériences, en revanche, seront les mêmes que celles que je vis quand je pars dans des contrées où je n'ai pas ma place : reconnaître que les plus grands déserts se cachent en nous-mêmes.

Source : Discours d'inauguration à l'exposition  
« Désert & Transit » au musée des Arts visuels de Leipzig,  
le 15 novembre 2000.

## LA MONTAGNE EN MOI

### *Montagnes : paysages de mon âme*

Parmi mes souvenirs d'enfance les plus lointains, il y a ces journées printanières, chaudes et sèches, lorsque mes frères et sœurs et moi-même caracolions sur les coteaux escarpés, dans ces denses forêts de montagne qui bordent mon village natal du Tyrol du Sud, dans la vallée de Funes. Nous construisions des cabanes, crapahutions sur tous les arbres imaginables et chassions des écureuils. Bien avant d'aller à l'école voir notre père – c'était le directeur de l'école du village –, nous devions sortir et rapporter du bois de chauffage à la maison. Nous remplissions des sacs de petit bois et d'aiguilles de pin et nous les traînions dans le village car nous ne pouvions pas encore les porter. Nous habitions dans la partie basse de St-Peter, un village-rue allongé qui ne comptait à l'époque pas plus de quinze maisons – des fermes pour la plupart. Hormis cela, il n'y avait que l'école, une auberge, une boucherie, une épicerie et, bien entendu, une église sur une butte. Les fermiers nous appelaient les « brigands du village » car, lors de nos excursions, nous n'épargnions ni leurs bois et leurs prés, ni leurs granges. Je ne crois pas me rappeler avoir eu peur à cette époque qu'il puisse nous arriver quelque chose dehors, que nous

## *Ma voie*

ne puissions plus retrouver le chemin de la maison. Je n'ai eu peur qu'une fois, lorsque mes parents, mon frère aîné et moi avions grimpé assez haut vers un coin de forêt qui appartenait à ma mère. Lorsque les enfants que nous étions ne purent plus avancer, nos parents nous laissèrent dans un endroit en sécurité. Nous fumes d'abord tous deux très silencieux, puis nous nous mîmes ensuite à pleurer et à crier jusqu'au retour des parents.

Parmi mes souvenirs d'enfance les plus beaux, il y a les mois d'été que nous passions ensemble, ma famille et moi, durant de longues années, dans les alpages du Gschmagenhart, un refuge en amont de la vallée de Funes, situé sur un champ énorme, directement au pied des Odle, ce long massif de montagnes dentelées et imposantes qui s'élèvent dans le ciel tels d'immenses clochers. Mon monde se trouvait là, le monde de mes montagnes. Aujourd'hui encore, cette infime parcelle de la planète est restée mon endroit préféré des Dolomites.

L'été, avant d'aller à l'école – j'avais 5 ans à l'époque –, mon père m'avait emmené au plus haut sommet du massif des Odle, le Sass Rigais (3 027 mètres). Il nous avait expliqué que d'autres grimpeurs au-dessus de nous pouvaient provoquer des avalanches de pierres, c'est pourquoi nous devons toujours nous cacher sous des corniches dès que nous entendons un bruit de fracas. En haut, lors de l'escalade proprement dite, chacun de nous devait faire preuve de prudence car la glace, en fondant, avait descellé les roches. La traversée du champ d'éboulis jusqu'au pied du versant à pic fut laborieuse. Je ne cessais de demander aux parents : « C'est encore loin ? » Lorsque nous eûmes atteint la falaise, la véritable escalade débuta. Mon père sortit

## *La montagne en moi*

la corde de son sac à dos et nous grimpâmes dans le creux d'une crevasse escarpée. À quelques mètres de la croix du sommet, il nous fallut passer par une crête étroite : à droite, la falaise tombait à pic dans la vallée, et à gauche s'ouvrait un trou noir béant. Je fus envahi par l'inquiétude et la peur, et j'étais content qu'un grimpeur qui allait en direction de la vallée m'ait pris par la main et aidé à passer les endroits les plus difficiles. Comme j'étais fatigué lorsque nous pûmes enfin nous reposer au sommet, mais très fier que nous ayons réussi ! Puis, j'ai jeté un œil en bas : très loin en dessous, les pâturages, les autres sommets tout autour. J'avais l'impression de voir le monde. Il ne pouvait être beaucoup plus grand. À l'époque, je ne connaissais pas encore la face nord de l'Eiger, ni du Nanga Parbat ou de l'Everest.

Les années suivantes, avec notre père, nous avons fait la connaissance de presque tous les sommets du massif des Odle. J'eus bientôt l'impression de pouvoir accomplir chaque itinéraire que notre père sélectionnait. Entre 10 et 15 ans, c'était avant tout mon frère Günther et moi qui nous mettions d'accord sur les parcours. Nous choisissions simplement un sommet que nous ne connaissions pas encore, ou pour lequel nous avions trouvé un nouveau chemin, une nouvelle variante. Souvent, nous nous surestimions, nous devions abandonner car nous ne pouvions pas aller plus loin ; de nombreuses fois nous évaluions mal la durée de nos expéditions et remarquions que nous manquions de temps, qu'il nous fallait faire demi-tour. Mais nous recommencions la semaine suivante. À chaque nouvelle sortie, nous gagnions en assurance, et notre expérience se renforçait. L'instinct nous permettant de deviner les dangers se cachant

## *Ma voie*

dans la roche et dans la glace croissait. Nous acquîmes un certain pressentiment pour les changements climatiques brutaux, et nous sûmes bientôt avec précision si nous pouvions franchir une crevasse glacée ou non. Notre père ne put bientôt plus suivre le rythme. Nous ne le croyions plus lorsqu'il nous expliquait que telle ou telle façade était insurmontable, parce qu'il en avait tenté l'ascension avec des camarades dans sa jeunesse mais qu'ils n'en étaient pas venus à bout. Il nous racontait, à notre adolescence, que la face nord de la Furchetta n'avait pas d'itinéraire possible, que personne ne pouvait accéder au sommet. Je rêvais alors, de jour comme de nuit, d'escalader tous ces versants. Je les voyais tous face à moi dans mon sommeil, et je grimpais, je grimpais. Ce n'était pas des rêves d'angoisse, jamais je ne tombais. À 16 ans, j'avais gravi tous ces versants que mon père n'avait pas réussi à vaincre ; à 19 ans, j'avais même escaladé la face nord de la Furchetta !

Ces années-là, rien n'existait d'autre pour mon frère Günther et pour moi que les montagnes. Nous avions tissé une relation très étroite avec chaque falaise que nous escaladions. J'ai vécu toute cette époque à la verticale, au sens propre, c'était absolument tout pour moi. Si quelqu'un m'avait invité à participer à une expédition dans l'Himalaya, j'aurais refusé et répondu : « Ils n'escaladent même pas, ils ne font que piétiner dans la neige ! » Cela ne m'intéressait absolument pas à l'époque. La seule chose qui m'intéressait, c'était les corniches et les parois à pic, les degrés de difficulté les plus élevés. Plus l'escalade est libre, plus le sentiment de liberté augmente, plus l'envie d'arriver en haut par sa propre force, par ses propres moyens et sans un assurage trop important croît : voilà tout !

## *La montagne en moi*

Notre père nous laissait faire parce que nous l'impressionnions par notre adresse et notre audace, peut-être parce qu'il sentait que nous ne lui obéissions plus, que nous n'arrêterions jamais de partir en cavale. Il nous avait appris quantité de choses : protection des épaules, mise en place d'un relais solide, règle des trois points, escalade de cheminée ; il nous montrait ce qu'est un dièdre, une fissure ; nous avons appris comment traverser une coulée de neige sans pic ni crampon ; il nous a parlé de l'échelle des degrés de difficulté, il savait à quoi correspondaient le premier, le deuxième et le troisième degré, son expérience s'arrêtait là, le premier de cordée responsable qu'il était n'était pas allé plus loin. Nous l'avions dépassé, dès lors, c'était lui qui nous accompagnait, il se laissait diriger et nous faisait confiance.

À cette période, nous commençons à regarder au-delà du massif des Odle. Nous nous donnions régulièrement rendez-vous à quatre, deux garçons de ferme de Funes – Heindl Messner, un parent éloigné, et Paul Kantioler, un gars fort et courageux –, mon frère Günther et moi, et nous nous extasions devant les grandes parois des Dolomites. Nous y pensions déjà dans un esprit parfaitement sportif : nous faisons des plans détaillés pour des deuxièmes passages et des voies d'escalade inédites, nous parlions des grandes façades classiques, nous rêvions du sixième degré de difficulté, le plus élevé à l'époque.

Avec la fougue de la jeunesse, je me mis à dévorer tout ce qui me tombait sous la main sur la littérature alpine. Je connaissais l'*Alpinismus*, la revue spécialisée de référence à l'époque, et je lisais *Das Bergsteigerblatt*, le supplément hebdomadaire de notre quotidien du Tyrol du Sud. Mon père m'avait offert le guide sur les Dolomites qui contenait toutes les informations sur

## *Ma voie*

les grimpeurs et les dates d'ascension de chaque façade, et dans lequel les voies d'ascension étaient décrites par des illustrations. Ces images sous les yeux, j'avais imaginé d'autres lignes, de nouvelles voies que je voulais réaliser moi-même. C'était les itinéraires les plus difficiles dont je voulais venir à bout avec le moins de pitons possible car mon ambition était d'être plus rapide et plus élégant que les autres.

Je ne cessais d'en parler avec mon frère Günther : il fallait que nous gravissions une paroi que tout le monde croyait insurmontable. Nous voulions dépasser le sixième degré. Pendant des journées entières, nous distinguions des routes avec nos jumelles, nous tracions notre itinéraire. Nous nous lancions toujours plus de défis : nous devions accomplir toute la voie d'escalade en ascension libre. Par conséquent, il fallait que nous planifions le premier passage. Je ne voulais simplement pas percer un trou dans chaque paroi et y enfoncer un piton. Je ne trouvais pas ça sportif car on pouvait tout faire ensuite. Naturellement, je ne pouvais pas m'attaquer à n'importe quelle paroi car, avec mes seuls moyens, je serais resté coincé, mais à l'aide de quelques traverses à gauche ou à droite j'avais calculé mes routes et pu, par la suite, en accomplir d'autres bien plus difficiles.

### **Premiers pas sur les rochers**

*Quand tu repenses à ton adolescence, à ta scolarité, y avait-il finalement autre chose pour toi dans la vie que l'escalade ?*

Bien sûr, j'ai d'abord pris l'école au sérieux. J'avais une certaine responsabilité envers mon père qui, après l'école élémentaire à Funes, m'avait envoyé au collège



## *La montagne en moi*

du village de Tirolo puis au lycée technique de Bolzano. Je m'efforçais déjà d'apprendre quelque chose, de devenir quelqu'un. J'étais donc un travailleur acharné, plutôt un des meilleurs élèves. J'avais vraiment de très bons rapports avec certains camarades de classe, même avec ceux qui s'intéressaient à autre chose que l'escalade. Ce n'est que quelques années avant le bac que j'ai un peu délaissé l'école, et mes camarades de classe n'étaient plus tellement au premier plan dans mes relations humaines. Les autres, les camarades d'escalade avec qui je passais chaque été, étaient devenus bien plus importants. C'est aussi avec eux que je préférais me retrouver quand j'étais en ville. Avec eux, je parlais beaucoup plus longtemps. Je n'étais pas prêt à rester debout la nuit pour étudier quelque chose, mais j'étais prêt à rester debout la nuit pour rejoindre un camarade d'escalade et discuter en long et en large de routes que nous voulions accomplir en été. Pourtant, je caressais toujours l'idée de faire tôt ou tard des études dans le BTP ou de devenir géomètre. Je voulais exercer un métier convenable et, en parallèle, pratiquer autant que possible l'escalade sur mon temps libre, le week-end, en vacances. Je ne serais jamais resté en ville pour aller au cinéma. Je n'aurais jamais non plus séché les cours pour passer du temps avec une fille. Mais j'ai fait l'école buissonnière pendant une semaine pour tenter la face nord du Cervin. Ça allait de soi pour moi, et je l'ai donc fait. Il ne se passait quasiment pas non plus un samedi ni un dimanche sans que je me rende, avec d'autres passionnés, à un amas de roches près de la ville pour y grimper. Lorsque j'ai, plus tard – à 18 ou 19 ans –, eu l'autorisation de rouler en scooter, je me rendais aussi aux Dolomites, même les jours

## *Ma voie*

où j'avais cours. C'est également à cette époque que j'ai commencé à écrire. À 20 ans, j'ai relativement beaucoup écrit, je racontais ce que j'avais vécu, je me confrontais par la pensée à ce que j'avais fait. J'étais probablement influencé par mes anciennes lectures alpines. Je voulais exprimer mes expériences, rendre publiques mes idées sur le monde, pour dire qu'il fallait pratiquer l'escalade de cette façon et pas autrement. Il y avait déjà beaucoup d'engagement en gestation derrière ça.

*Étais-tu aussi intéressé par la littérature non alpine ?*

L'école m'a naturellement influencé et c'est pour ça que je connaissais très bien les auteurs classiques. Je suis un grand admirateur de Goethe. J'aime sa conception de la vie. Goethe était pour moi l'égoïste par excellence. Il a vécu comme il l'a voulu.

*Quelles étaient tes relations avec les filles à l'époque ?*

Je n'avais aucun problème et je ne me faisais aucune idée. J'aurais trouvé ridicule de courir jour et nuit après une fille. Les parois étaient plus importantes pour moi, beaucoup plus importantes. Les quelques amitiés que j'avais étaient davantage des filles qui faisaient aussi de l'escalade, qui m'impressionnaient. J'admirais principalement des femmes plus mûres, comme par exemple Helga Lindner, une grimpeuse que je trouvais inaccessible à l'époque et qui avait réussi presque les mêmes tracés que nous, aussi difficiles soient-ils. C'était une fille de rêve, non pas parce qu'elle était particulièrement belle ou charmante mais parce qu'elle escaladait très bien.

## *La montagne en moi*

*Avais-tu des relations sexuelles ?*

Non, le sexe était complètement secondaire ; ça ne jouait alors aucun rôle décisif.

*Tu n'as donc eu aucune des difficultés de l'adolescence ?*

Je les ai probablement eues, mais je ne les ai pas ressenties comme des difficultés. J'ai passé mon adolescence dans les montagnes.

*Il n'y avait donc que de la camaraderie et de l'amitié ?*

Oui, on peut dire ça comme ça. Il y avait ma relation fusionnelle avec mon frère Günther et puis il y avait aussi Sepp Mayerl, c'était mon tuteur. J'ai surtout appris avec lui, la plupart du temps en maniant cordes et pitons, non pas sur la manière de trouver une route – je le savais déjà depuis longtemps, on me l'avait enseigné quand j'étais un simple enfant –, non plus sur celle de grimper un escarpement supérieur à 90 degrés, c'est quelque chose qui va de soi. Mais il m'a montré, par exemple, comment escalader une fissure, une fissure bien précise, ou encore comment enfoncer encore mieux un piton, comment élaborer un relais, comment grimper plus vite.

L'amitié soudait cette bande de cinq ou six personnes qui ne cessaient d'entreprendre ensemble de nouvelles excursions. Jamais je n'ai dit « c'est mon ami », mais nous allions tous grimper en groupe, tout bonnement. Par ailleurs, nous ne sommes jamais tombés dans ce verbiage désuet tel qu'on peut le trouver encore aujourd'hui, sous plusieurs formes, dans les revues d'alpinisme. Une relation forte nous unissait parce que nous aimions simplement aller faire de l'escalade ensemble. Chacun pouvait avoir à

## *Ma voie*

cent pour cent confiance en l'autre. Ainsi, quand l'un chutait, l'autre ne disait pas : « pourquoi tu ne t'es pas entraîné ? », nous ne nous faisons aucun reproche à ce propos. Nous avons simplement ce sentiment : « nous sommes une petite clique, nous allons de par le monde. Nous sommes imbattables ! » Nous étions comme une petite bande de brigands qui volaient les parois aux autres. Il arrivait fréquemment que nous réfléchissions à des routes en particulier, et lorsque nous entendions dire que d'autres voulaient gravir le même versant, nous nous téléphonions les uns les autres, nous nous rendions au pied de la paroi et nous l'escaladions.

*Avez-vous parfois eu peur de votre propre audace, pensiez-vous à la mort ?*

Nous ne connaissions quasiment pas la peur, nous n'en parlions pas, nous n'étions pas confrontés à la mort. Aucun de nous n'aurait jamais pu penser, même en rêve, que l'un de nous puisse faire une chute mortelle – c'était impossible.

*À quel moment t'es-tu décroché de la bande et as-tu entrepris des ascensions en solitaire ?*

À la fin des années 1960, j'ai commencé à partir un peu plus seul en excursion. Cependant, les raisons à cela n'étaient pas personnelles mais exclusivement pratiques. Les autres membres de la bande avaient moins de temps que moi. L'un était paysan, l'autre, Sepp Mayerl, était couvreur de clocher et devait gagner sa vie. Mon frère était employé dans une banque. Il n'y avait que moi qui avais énormément de temps parce que j'étais étudiant et j'allais grimper à chaque minute de libre : soixante à soixante-dix fois par an. Alors que les autres man-

## *La montagne en moi*

quaient de temps, je faisais souvent des ascensions en solitaire parce que je ne voulais pas aborder un partenaire dans la rue. J'étais assez timide.

*Où as-tu étudié ?*

J'ai étudié à Padoue. J'avais une bourse qui me faisait vivre, et, en parallèle, je gagnais un peu d'argent l'été. Je faisais des randonnées comme guide de montagne, puis je faisais une ou deux ascensions en solitaire ; je refaisais des excursions comme guide puis à nouveau quelques ascensions. Voilà le rythme que je menais. À cette époque, je me lançais dans des escalades en solitaire très difficiles. Tout le monde commençait alors à me faire des critiques acerbes, même Heindl Messner. Ils disaient : « Si tu fais ça, tu vas te rompre les os. Tu es fou ! Tu ne tiendras pas plus d'une semaine. » J'avais l'impression qu'ils râlaient simplement parce qu'ils devaient travailler et moi pas. Je croyais que les autres étaient jaloux de moi parce que je pouvais mener ma vie aussi librement. Et puis je me mis à partir de plus en plus souvent seul parce que je savais que j'allais plus vite en solo, et parce que je me rendais compte que j'étais mieux entraîné que les autres.

*Est-ce que ça ne cachait pas le sentiment de devoir dépasser le groupe ?*

Non, ce n'était rien d'autre que mon ambition sportive. C'était pour moi une nouvelle façon de me stimuler de dire : ces parois rocheuses, qui ont été jusqu'ici toutes franchies par deux hommes et qui passent pour des voies meurtrières, tu les fais seul.

*Désir de versants à pic*

Lorsque je commençai l'escalade extrême dans les Dolomites au milieu des années 1960, la directissime<sup>1</sup> était le dernier cri de l'alpinisme. Nous autres, jeunes grimpeurs, étions complètement mordus et nous laissions aveugler par les possibilités de l'escalade artificielle systématique. Le piton à expansion allait de soi à l'époque, l'échelle de corde s'utilisait comme prise et moyen de grimper. Allemands et Italiens s'obstinaient à chercher une absurde super directissime sur le mont Popena ou le Punta Emma. Un nouvel univers de la grimpe technologique voyait le jour. Qui parmi nous écoutait encore ceux qui revendiquaient justement le contraire, à savoir renoncer complètement aux forêts, au « cordon ombilical » et aux crochets ? Nous nous persuadions qu'il existait des voies extrêmement difficiles pour lesquelles l'utilisation d'un « cordon ombilical » était indispensable. Notre foi dans le progrès était telle que nous approuvions les idéologues de la directissime.

Moi aussi, au début, j'étais séduit par les tentations de l'escalade avec pitons. Ce ne fut que peu à peu que se mit en place le processus de remise en question, lorsque je compris que l'idée de la directissime avait rendu impossible toute évolution de l'escalade libre. Je ne fis pas non plus le grand saut du jour au lendemain mais je sus que nous, grimpeurs, nous engagions dans une impasse avec toute la « quincaillerie » de la directissime, voire même vers un « bouleversement des valeurs ». Un idéal ne s'était-il pas évanoui avec la super directissime ? On

---

1. La directissime est la voie d'ascension la plus directe jusqu'au sommet (*N.d.T.*).

## *La montagne en moi*

s'approchait, il est vrai, du « septième degré », un niveau de difficulté dépassant la limite de compétence admise alors, mais son interprétation était faussée dans la théorie.

Déjà, à l'époque, l'utilisation de chaque piton comme point de progression était pour moi un compromis. D'un jour à l'autre, pourtant, mon ambition croissante me poussa à gravir chaque voie de manière complètement libre. Je m'enhardis de plus en plus, je voulais défier le septième degré, oui, je voulais même en triompher. Sachant au fond de moi que je ne pouvais accéder à un niveau supérieur au sixième degré qu'en escalade libre, je me rangeai aux idées de Paul Preuss qui avait renoncé dès le début de notre siècle à tout moyen artificiel facilitant l'ascension d'une montagne. En accord avec des camarades qui pensaient la même chose que moi, je voulus parvenir – si possible – en m'entraînant et me concentrant toujours davantage, à pouvoir renoncer aux pitons. Nous ne visions pas de ligne droite sur les parois, nous aspirions au contraire à une manière élégante de grimper. Et nous avions nos modèles : Max Niedermann, qui avait ouvert des voies extrêmement difficiles sur des versants à pic dans les années 1950, Erich Abram de Bolzano, Hias Rebitsch ou Hans Vinatzer du val Gardena.

J'étais donc devenu un ennemi de l'escalade artificielle systématique et je me mis à combattre, toujours dans l'esprit de Paul Preuss, cette forme d'ascension. C'est ainsi que j'écrivis en 1965 dans le quotidien sud-tyrolien *Dolomiten*, sous le titre « Meurtre contre l'impossible », un article qui ne manqua pas de susciter une polémique. Il faut surmonter les difficultés et non les contourner, dit Paul Claudel. C'est aussi ce que disent les hommes de la

## *Ma voie*

directissime, qui, à dire vrai, savent dès le début de l'ascension qu'aucun obstacle ne peut les arrêter. Ils savent aussi d'emblée que la tâche sera ardue mais ils garantissent d'atteindre le sommet. Ils se sont posé un problème qui, au fond, n'existe pas. Existe-t-il un quelconque passage qui pourrait les stopper, leur ai-je un jour demandé. Ils ont ri. Ces moments appartiennent depuis longtemps au passé.

Aujourd'hui, certains grimpeurs veulent être sûrs d'arriver au bout avant même d'avoir commencé. Si, par hasard, ils sont dans un mauvais jour et qu'ils n'arrivent pas à venir à bout d'un passage difficile, ils creusent un trou sans vergogne et y enfoncent un piton à expansion, même si le passage en question a toujours été gravi en escalade libre jusque-là.

Observons un de ces hommes de la directissime : il ne connaît pas la peur, même si la paroi s'élève au-dessus de lui, en surplomb. Il est assis sur sa sellette, accrochée au dernier piton, creuse un trou dans la paroi lisse, enfonce un piton, y suspend ses échelles, monte sur le dernier ou avant-dernier échelon, se suspend à nouveau et creuse au-dessus le trou suivant. Il est peut-être fatigué au bout de quelques jours, mais il ne baisse pas les bras. Il lui reste encore cinq jours de vacances et suffisamment de pitons. Piton après piton, voilà comment il impose sa voie à la paroi, pas autrement.

Le piton à expansion est devenu un outil banal, au moins pour une partie des grimpeurs actuels. J'ai déjà dit qu'on ne s'en sort pas avec les moyens traditionnels. Quiconque n'est pas prêt à faire demi-tour porte en lui un courage d'acier. Avec ce système, les parois ne sont plus escaladées mais verrouillées par des successions de longueurs de corde. Ce qui ne marche pas aujourd'hui, on le fera demain.



## *La montagne en moi*

Qui peut croire que des sites ouverts aujourd'hui à l'aide de pitons à expansion pourraient être gravés en escalade libre par la génération à venir ?

Si l'on maintient encore quelques maigres possibilités d'ouvrir de nouvelles voies, de futurs grimpeurs s'y essaieront jusqu'à ce qu'ils y arrivent, là où on serait forcé de rebrousser chemin aujourd'hui sans le piton à expansion.

Cependant, afin de se justifier, certaines personnes, qui s'enorgueillissent par ailleurs de faire figurer sur la liste de leurs expéditions de grandes premières ascensions ou d'importantes répétitions, affirment simplement que beaucoup de voies en escalade libre sont dangereuses, trop dangereuses, et qu'il faut, par simple précaution, avoir plus de pitons sur soi – et plus exactement, de pitons à expansion. Les facteurs déterminants ne sont plus seulement le savoir-faire et la bravoure mais aussi la technique.

Les ascensions durent souvent plusieurs jours et on compte aujourd'hui les pitons par centaines. Faire demi-tour passe pour quelque chose d'infamant à plus d'un titre, parce que tout le monde sait que les moyens techniques les plus modernes rendent tout possible, même une directissime continuellement en surplomb.

Il fut un temps, à l'époque des grandes expéditions en escalade libre, où les grimpeurs inscrivait à même les parois l'enthousiasme qu'elles leur inspiraient, si je puis m'exprimer de manière symbolique. Aujourd'hui, ils gravent leur ambition aveugle sur la paroi à coups de pitons et de chevilles. L'assurance mécanique a bien souvent pris la place de la sûreté intérieure qui peut uniquement résulter de l'expérience et du savoir-faire. Il n'est pas rare que la performance d'une cordée soit mesurée au nombre de

bivouacs et sa bravoure à la quantité de pitons enfoncés. La compétence d'un grimpeur en escalade libre est purement et simplement balayée d'un revers de main comme de l'irresponsabilité.

Je me demande qui a perturbé les vertus éthiques de l'alpinisme moderne.

Depuis que l'impossible est annihilé, l'alpinisme a perdu sa valeur originelle et est tombé dans une triste médiocrité.

Peut-être que les premiers qui se servirent de pitons à expansion, de nœuds de jonction et de cordes fixes dans les Alpes ne voulaient que s'approcher encore plus des limites du possible, comme c'était le cas jusque-là. Mais chaque limite est repoussée aujourd'hui, et seul celui qui se soumet à quelques règles peut retrouver les valeurs originelles.

Dix ans ont suffi pour rayer le terme « impossible » du vocabulaire de l'escalade. D'un point de vue superficiel, cet état de fait pourrait être interprété comme un progrès. Mais l'alpinisme technologique est en réalité une fausse route. Aujourd'hui, on enfonce trop de clous et on escalade trop peu.

L'impossible, le dragon, est mort, et Siegfried est maintenant au chômage. Si je fais référence à cette figure des contes allemands, ce n'est pas que je pense que les grimpeurs doivent être des héros mais c'est que la bravoure en l'homme cherche instinctivement ce qui est presque impossible pour pouvoir s'y essayer.

Mais si l'impossible lui-même est supprimé, le presque impossible n'existe plus non plus, et l'escalade extrême serait condamnée à disparaître. Seul celui qui a le courage d'aborder une paroi très difficile avec des moyens techniques simples trouve l'aventure qui donne de la valeur à l'alpinisme.

## *La montagne en moi*

C'est sans trop de scrupules que la génération de la directissime a assassiné l'impossible, assassiné car il n'a pas été vaincu mais anéanti par des moyens injustes. Qui ne se bat pas contre ce système est lui aussi responsable de l'impasse dans laquelle l'escalade extrême se retrouve bloquée. Quand un jour les alpinistes ouvriront les yeux, il sera peut-être déjà trop tard. On ne peut pas récupérer l'impossible si facilement.

La génération qui nous précède s'est accrochée aux parois les plus sauvages, nous avons le devoir de nous libérer de toutes ces confusions. On nous a appris à manier les pitons et les échelles de corde, à grimper en suivant la ligne de la goutte tombante ; nous devons essayer de montrer d'autres voies à la prochaine génération.

Il faut que nous trouvions une limite, une limite dont on pourrait s'approcher. Et même si nous devons ne jamais atteindre cette limite, il faut que nous nous gardions de la franchir à l'aide de gadgets.

Aujourd'hui comme hier, je suis persuadé qu'on ne peut connaître un maximum d'expériences que par l'escalade libre. Je reste toujours d'avis qu'il ne peut y avoir de mystère ultime sans l'impossible. Sans mystère, il n'y a pas d'expérience possible. Je savais que ma voie devait être celle du renoncement, du renoncement aux derniers gadgets techniques ; c'était la seule manière de réussir à élever la difficulté de la grimpe. C'est sous la devise « À bas la folie du foret ! » que je fis, sous une pluie de critiques, mes expéditions en escalade libre et mes premières ascensions dans les Dolomites. Je voulais toutes les faire, ces parois extrêmes, tout mon désir leur était dédié, je rassemblais toute mon ambition pour améliorer mes capacités de grimpe et ma condition physique. En 1969, j'atteignis enfin ma forme optimale. Le fait

## Ma voie

de participer au Pérou à une expédition du club alpin autrichien dans les Andes m'a apporté une aide déterminante. En équipe avec Peter Habeler, je gravis la face nord-est du Yerupaja Grande, m'arrêtant juste sous le sommet (6 634 mètres), ainsi que la face sud-ouest du Yerupaja Chico (6 121 mètres). Les efforts physiques dans un espace pauvre en oxygène se répercutèrent sur mon corps plus positivement qu'avec n'importe quel entraînement ciblé. Il est vrai que j'avais perdu dix kilos, pourtant je me sentais plus agile que jamais. L'élargissement de l'horizon renforçait mon assurance, et tout ce que j'avais vécu lors de ce qui fut ma première expédition me lança dans un élan tel que je ressentais une irrépressible envie d'escalade. De retour d'Amérique du Sud, je réussis à gravir des parois dont je n'avais même pas osé rêver quelques années auparavant. Je pouvais revendiquer miennes des voies que j'estimais moi-même absurdes autrefois : ascensions en solitaire de la face nord des Droites, de la face nord-ouest de la Punta Tissi par le tracé Philipp Flamm, de la Marmolada par la face sud directe de la Punta Rocca, de l'itinéraire Soldà sur la face nord du Sassolungo, de la face nord de la Furchetta et de ma voie sur la deuxième tour de Sella ; ascensions du pilier du Frêne au Mont-Blanc, du pilier de Berland sur les Droites, de la face nord du Domino, de l'itinéraire de Maestri sur le Rotwand et de la face nord par voie directe du Sassolungo.

C'était ma période *Sturm und Drang*<sup>1</sup>, durant laquelle je voulais montrer au monde ce qu'il devait

---

1. En français, « tempête et élan », terme emprunté au mouvement littéraire préromantique allemand de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (*N.d.E.*).

## *La montagne en moi*

attendre de moi. Avec tout l'enthousiasme naïf de cette époque, avec cette impression d'évidence sans faille, je persistais avec véhémence à me rebeller contre les idéaux traditionnels. Plus mon escalade était audacieuse, plus mes propos étaient provocateurs : « Lorsqu'on me demanda ce que j'avais contre le piton à expansion, je ne pus mettre en avant que des arguments positifs : il peut s'installer n'importe où. Il ressemble aux autres pitons, on ne le remarque pas. Il est très petit et très léger et pourtant très fiable. Il est produit en quantité industrielle. Il n'est pas cher. Il peut aussi être utilisé par des personnes n'ayant jamais fait d'escalade auparavant. Il aide à avancer partout. Il sert aussi à accrocher des tableaux sur des murs en béton. Il fait quelque chose pour l'alpinisme : il contribue à sa perte. »

La manière de grimper que je promouvais était décriée par mes ennemis comme une « idéologie de la folie ». Il faut remettre dans le contexte quelques-unes des critiques qui me furent lancées à l'époque pour mieux comprendre à quel point il était difficile de prendre la défense de l'escalade libre. Tous employaient le terme de « juste », mais à quoi sert l'impératif catégorique du « pur idéal sportif » si le piton à expansion comme moyen de grimper n'est pas remis en cause ? L'idéologue principal de l'époque, Dietrich Hasse, dont la directissime sur la cime centrale de Lavaredo avait assis sa postérité, tenait en outre ces mots sur l'alpinisme technologique : « S'il devait jamais y avoir une seule décision profondément déterminante dans le développement de l'alpinisme, alors c'est celle-ci, qui, il y a cinq bonnes années, l'entraînait vers l'escalade artificielle. Elle apporta une qualité complètement nouvelle à la grimpe au sens large. » C'est du même homme que

## *Ma voie*

provient cette remarque sur mes ascensions en solitaire à l'été 1969 : « Malgré toute l'admiration qu'on peut avoir pour tant d'audace, cela ne doit pas devenir un modèle ! Un alpinisme poussé à ce point à l'extrême, ça ne me plaît pas. Il est inconcevable qu'on puisse valider comme performance sportive ce qu'un individu arrive à accomplir, au-delà des possibilités humaines normales, au prix d'un risque aussi extrême. Pratiquée de cette manière, l'escalade tombe comme n'importe quel autre sport dans, dans l'excès, dans l'irresponsabilité. »

Comme je fus touché par ces vociférations ! J'étais convaincu que le style de l'escalade libre s'imposerait, qu'il changerait la scène contemporaine des grimpeurs. Et il se confirma que j'avais raison ! Un des coéquipiers de Dietrich Hasse lors de la directissime sur le Lavaredo, Jörg Lehne, confessa à mon grand étonnement : « Durant de longues années, j'ai pensé que la première ascension directe par la face nord de la plus grande cime du Lavaredo (1958) avait ouvert une nouvelle ère dans la maîtrise des voies les plus difficiles. Aujourd'hui, dix ans plus tard, je pense qu'il faut voir dans cette voie à la fois la conclusion et le couronnement de cette période d'évolution entre les années 1920 et les années 1950. Passer au travers de l'incertitude, de l'impossible, ces deux choses étaient théoriquement abolies par le piton à expansion. » Je n'avais rien dit d'autre du haut de mes 20 ans. On fut brusquement d'avis que l'escalade libre devait à nouveau être placée sur le devant de la scène. « Seule l'escalade libre exige un savoir-faire maximal, seule l'escalade libre offre un tel degré d'expérience. » Un grand nombre de ceux qui se rangeaient machinalement derrière ma convic-

## *La montagne en moi*

tion faisaient partie de mes détracteurs quelques années plus tôt.

### **La montagne d'abord, les femmes ensuite**

*Avez-vous à l'égard des montagnes ce qui pourrait s'apparenter à une relation érotique ?*

Mon ex-femme (Uschi Demeter-Messner) a dit que je ne cessais à l'époque de consacrer mes sentiments et mon affection à l'une ou l'autre paroi. Que j'aimais ces parois. Ce en quoi elle n'avait pas tout à fait tort. Il m'arrive de le faire encore de temps à autre aujourd'hui.

*Vous aimez les parois nues ?*

Je n'ai pas de relation érotique avec une paroi, mais c'est une relation amoureuse.

*Est-il vrai que vous rêvez parfois de parois rocheuses comme de peintures que vous seul pouvez voir ?*

J'ai dit que des ascensions de montagne peuvent avoir quelque chose d'artistique. C'est une activité créative. Je me représente une paroi que j'ai envie de gravir comme sur une espèce de planche à dessin. Avec mon expérience et mon sens des lignes, je suis capable de poser une voie sur cette paroi. Une ligne virtuelle, donc, qui peut être très belle. Quand j'escalade cette ligne virtuelle je lui donne vie, je l'aime. Elle est en moi, moi seul peut la saisir.

*Donnez-nous un exemple, s'il vous plaît, de ce type de paroi que vous aimez.*

Le versant du Rupal sur le Nanga Parbat. C'est le plus haut du monde, 4 500 mètres. Je passais par le

## *Ma voie*

pilier d'angle à droite pour atteindre le sommet. Cela fait des années que je joue avec la ligne de cette paroi. C'est ma ligne, c'est moi qui l'ai faite, qui grimpe sur elle. Personne ne peut la voir à part moi.

*À combien s'élève le taux de divorce parmi les alpinistes ?*

Il est plutôt bas. Les alpinistes ne se séparent pas en général. Les alpinistes sont plutôt conservateurs. Lorsque j'ai écrit à propos de mon divorce, je voulais simplement préciser qu'un alpiniste aussi peut avoir des problèmes de couple.

*Que s'est-il passé ?*

Ma femme n'avait absolument rien contre l'escalade. Elle a même commencé à en faire avec moi. Pourquoi elle est partie, nous ne le savons probablement pas nous-mêmes. Les montagnes n'ont qu'un mince rapport avec ça, nous sommes depuis tombés d'accord sur ce point. À mes côtés, elle n'avait pas la possibilité de se réaliser elle-même. Je ne lui ai pas laissé la place pour être une personnalité indépendante.

*Êtes-vous un homme totalement égocentrique ?*

Je crois bien que je pourrais aller vers autrui et le traiter avec égards. Mais cet autrui doit être au moins aussi fort que moi. Si c'est le cas, alors je pourrais même faire le dos rond face à lui. Mais si je me rends compte que l'autre n'est pas aussi engagé ou passionné, alors je le mange tout cru automatiquement.



## *Chronique de sa vie*

- pour la série de la ZDF « Domiciles des dieux ».  
Voyage dans le désert du Thar, Inde.  
Élu député au Parlement européen (jusqu'à 2004).
- 2000 : Traversée de la Géorgie du Sud par la route de Shackleton.  
Expédition au Nanga Parbat (avec Hanspeter Eisendle, Hubert Messner, Wolfgang Thomaseth), nouvelle voie empruntée mais elle s'achève par un échec non loin du sommet.  
Tournage sur le mont Fuji, Japon.
- 2001 : Visite au dalaï-lama dans son exil indien de Dharamsala.  
Tournage sur l'Agung, Bali.
- 2002 : Dans le cadre de l'année internationale de la montagne, visite aux peuples des montagnes dans les Andes et ascension du Cotopaxi (5 897 mètres), Équateur.
- 2003 : Trekking jusqu'au mont Everest (rencontre anniversaire en l'honneur des cinquante ans de la première ascension).  
Voyage sur l'archipel François-Joseph, Arctique.  
Le 1<sup>er</sup> octobre, ouverture de la Günther Mountain School dans la vallée du Diamir sur le Nanga Parbat, Pakistan.
- 2004 : Trek en chameau avec une caravane de sel à travers le Ténéré (Sahara) jusqu'aux oasis de Bilma (avec son fils Simon).  
Traversée du désert de Gobi (Mongolie) dans toute sa longueur, à pied et en solitaire. Environ 2 000 kilomètres de marche.  
Création de la Messner Mountain Foundation (MMF) pour soutenir les peuples des montagnes en situation d'urgence.

## *Ma voie*

2005 : Voyage en Mongolie pour rencontrer les nomades Tuwa (avec son fils Simon).

Expédition du Zeit autour du Nanga Parbat (Pakistan) dans le sens des aiguilles d'une montre, du versant du Rakhiot en passant par le couloir Mazeno (5 380 mètres) jusqu'à la vallée du Diamir.

Découverte et incinération de la dépouille mortelle de Günther Messner dans le glacier du Diamir.

2006 : Ouverture du Messner Mountain Museum à Firmian (forteresse de Sigmundskron), pensé comme le centre d'un concept de musée en cinq parties : musée de la glace à Sulden, montagnes sacrées au Juval, Dolomites au mont Rite, peuples des montagnes à Ripa.

Traversée du Hielo Continental Norte en Patagonie (Chili).

2007 : Excursion en famille au Nanga Parbat.

2008 : Voyage au Kamtchatka (Russie).

Escalade dans le Wadi Rum (Jordanie).

2009 : Escalade sur le Spitzkoppe (Namibie).

2010 : Expédition sur le Machapuchare (Himalaya).

2011 : Escalade dans les montagnes du Sinaï.

2012 : Voyage au Costa Rica

Ascension du Pala di San Martino (2 987 mètres) dans les Dolomites.

Mise en pages par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EBNN000298.N001

Dépôt légal : novembre 2013